

Guy-Michel Souriau

Une part d'enfance à l'ombre de Rachel



*Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent
Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent*

Apollinaire, Alcools

Avertissement au lecteur

Ces pages tentent de dire des souvenirs. Qu'elles prennent l'air de biographie, d'autobiographie, de roman, elles ne sont que de la fiction. Le souvenir est un œil au prisme déformant. Il ajuste le flou pour le rendre net, il intensifie le net dans les zones floues.

Beaucoup d'histoires de ces pages sont réelles. On identifiera les lieux et les personnes dont les noms n'ont pas été changés. Pourtant rien n'est vrai. Parfois, cela approche une vérité, la mienne. D'autres, sur les mêmes évènements et les mêmes personnes, auraient écrit d'autres récits, décrit d'autres personnages...

Je ne fais pas profession d'écrivain. C'est la lecture qui m'a entraîné à l'écriture. D'où le procédé artisanal que je n'ai pas voulu camoufler, d'avoir choisi mes lectures en cours comme tremplin de mes récits de souvenirs. J'ai appliqué la formule puisée dans *En lisant en écrivant*, de Julien Gracq : « On écrit parce que d'autres avant ont écrit ».

A Aude

A François

A Emma, Gaspard et Capucine

A mes frères

Roman 1

Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port

Serge Valetti

Je viens de relire ce roman, dont le point d'ancrage est la sépulture marine de la grand-mère de l'écrivain. Je l'ai souvent offert à des amis, j'en aime l'écriture savoureuse et poétique.

Dolorès, la grand-mère italienne de Serge Valetti m'emmène vers ma grand-mère Rachel, catholique patentée au prénom juif, dont j'avais eu récemment la curieuse et brève idée de faire une héroïne de roman. C'était lors d'une de mes visites à ma mère. Nous en étions venus à parler de son père – mon grand-père donc – décédé jeune. Mon grand-père, Gustave Souriau, est mort en 1930 ; il avait quarante ans, ma grand-mère trente-huit et ma mère cinq.

Ma mère a raconté : « J'ai entendu dire par ma mère, bien après l'événement, qu'ils avaient fait l'amour, que ça s'était bien passé et que lui s'était plaint d'un fort mal dans le bras avant de mourir brutalement. »

J'ai tenté d'imaginer une première page de roman où ça « se passe bien ».

Il se dégagea de l'étreinte, épuisé de tant de jouissance. Elle soupira d'aise, s'abandonna, tête molle et duveteuse dans la blancheur de l'oreiller, noirs cheveux épars mêlés par la lutte amoureuse. Dans la reprise du souffle qui s'apaise, il s'étonna d'une douleur nouvelle et brutale. « Dieu que j'ai mal au bras », se plaignit-il et elle ne l'entendit plus, ni parler ni respirer. Mue par une intuition inquiète, elle se souleva et se tourna vers lui. Il était inerte. Hagarde et sidérée, elle se trouvait pétrifiée, incapable de parole ni de mouvement. Elle finit par appeler : « Gustave ! Gustave ! ». Il restait muet. Elle le secoua de toutes ses forces. Une fulgurance lui brisa le cœur. Ils ne feraient plus l'amour. Un cri transperça les épais murs de la maison. La bonne endormie une chambre plus loin fut réveillée par cette douleur criée et l'irruption de Rachel, folle échevelée au visage atterré. Il fallait aller chercher les voisins, qu'ils viennent prendre les petits, descendre au bourg chercher le prêtre.

La bonne abasourdie fut un moment sans réagir avant de se vêtir en hâte.

Rachel ! C'est ma grand-mère.

Lorsque, petit garçon, je passais quelques jours chez Rachel, la cérémonie de son coucher était un accès ouvert à son intimité, intimité à laquelle mes parents ne m'avaient pas habitué, dans un rituel quasi

théâtralisé. Du lit où je dormais avec elle, au coin de la cuisine, je la regardais officier.

Elle dénouait son chignon, ses longs cheveux déroulaient alors leurs vagues noires sur la chemise de drap blanc ; au bout du bras déjà décharné, la brosse se mettait alors en route. Et d'un coup elle baissait la tête en avant, la chevelure changeait de sens, tombait en cascades jusqu'au sol et cachait le visage. Je voyais la courbure de son cou blanc de cygne. La brosse continuait son travail jusqu'au moment où un vigoureux coup de tête remettait la chevelure en place, lustrée et vaporeuse. Ensuite elle prenait le seau de toilettes, en ôtait le couvercle, le posait sur le carrelage brun, soulevait la chemise de nuit blanche, et s'asseyait sur ce trône en souriant au spectateur particulier qu'était son petit-fils ; il avait entrevu furtivement les fesses blêmes ; il entendait le jet d'urine qui martelait le fer blanc, les pets malodorants qui résonnaient dans la tinette. Elle quittait la pause, se levait, s'essuyait les fesses, à nouveau offertes au regard, d'un linge blanc sur lequel le petit spectateur voyait l'apparition de virgules brunes plus ou moins nettes. Elle refermait le seau, posait le linge merdique sur le couvercle du seau et montait dans le lit.

J'avais la sensation fugace que la chevelure lustrée sentait le seau de toilette. Evidemment, ça n'ouvrait pas directement sur la poésie des « odeurs combinées de goudron, musc et noix de coco ». Rachel avait la peau blanche et sage des femmes de la terre de son

Haut-Poitou, se parfumait à l'eau de Cologne Saint-Michel achetée à bas prix chez l'épicier du bourg et elle ne connut aucune addiction enivrante, si ce n'est celle du fromage blanc poivré et salé.

Elle garda longtemps sa chevelure fin de siècle. Au début des années 1960, elle opta à contre cœur pour une coupe courte quand la fatigue de l'âge ne lui a plus permis de brosser sa jolie chevelure où, peut-être, elle gardait secrète la présence du plaisir de Gustave.

Aujourd'hui je m'étonne encore de cette intimité naturelle et crue, dévoilée sans malice ni impudeur, de la part d'une femme que je voyais toujours de noir vêtue, habituée des bancs de l'église et du chapelet, silhouette fragile de nonne à la ferveur dévote.

« *Cette ville que j'ai tant aimée* ». Pour la Dolorès de Valetti c'était Marseille. Pour Rachel, c'est un lieu-dit aux confins de l'Indre-et-Loire, zone de seuil Touraine-Poitou : la Zuzalière. Quand Rachel en parlait, le mot sonnait comme un sésame enchanteur ; zézaiement étrange où j'entendais son attachement à cette maison, aussi fort que la cordelière qui ceinture la robe des moines, et des joies de jolie Suzon qu'un malheur prématuré avait arraché à une jeunesse heureuse.

Je revois la cour de ferme carrée ; mon oncle Marcel y habita longtemps ; quelques occasions de visite ou encore le mariage de mes cousines me firent

connaître cette Zuzalière autrement que dans la voix de ma grand-mère. Une ferme comme on en voit en Touraine, pierres blanches et toits de tuiles rouges, cour carrée cernée par les bâtiments d'habitation et les servitudes, seule au milieu de ses champs qui montent vers la ligne d'horizon, où quelques bosquets de verdure marquent les chemins sans briser le regard vers le lointain et laissent deviner le toit rouge de la ferme voisine, la Voirie.

Mon roman aurait installé la belle Rachel dans cette ferme pas trop boueuse, sous un soleil de juillet 1929, dans l'odeur des blés que la faucheuse coupe et dépose sur le champ, celle des sueurs d'hommes penchés vers les blés pour en faire les gerbes, avant de les entasser sur la charrette tirée par les chevaux aux naseaux soufflants.

Ce soir là, les murs de pierre blanche rendaient la chaleur qu'ils avaient engrangée dans la journée ; le souffle calme des bêtes rentrées arrivait en vagues amollies d'un léger remugle ; la nuit toute proche appelait les hommes fourbus à prendre le frais. Gustave et le valet de ferme, assis sur la pierre de seuil fixaient l'horizon dont les rouges de traîne auguraient le beau temps du lendemain. La journée avait été intense, et sa rudesse même donnait aux corps une fatigue si vivifiante qu'ils avaient hâte d'être à demain. Gustave pensait que les terres avaient été généreuses pour cette récolte, que, si les

choses voulaient continuer de sourire, il ne regretterait pas de s'être installé ici, qu'il comptait bien suivre la voie ouverte par son entreprenant et courageux beau-père. Il pensait aussi qu'il avait bien fait de ne pas s'installer dans cette ferme de la Vieillardière dont il avait hérité à la mort de son père, ce qui l'aurait obligé à travailler avec son plus jeune frère dont il ne partageait pas toujours les points de vue. C'était bon la vie avec Rachel ; c'était bon d'avoir deux beaux garçons, Marcel et Raphaël, qui lui succéderaient un jour. C'était bon la vivacité et le sourire de sa petite dernière, un vrai rayon de soleil. Il se sentait père, mari comblé et fier. Rachel le secondait bien. Il appréciait sa vivacité et son énergie : elle avait servi le repas pour les quinze journaliers, leur avait donné la main pour le charroi des gerbes, assuré la traite des vaches, le soin de toutes les bêtes. Il estimait depuis longtemps son endurance au travail des champs. Sa beauté s'en trouvait renforcée par cet éclat lumineux que le hâle donne au visage.

Il chantonna « Y'en a qu'une que je traite à part, c'est ma régulière. J'ose le dire, y'a pas meilleure ouvrière de caresse de tendresse ! ». Il continua en sifflotant, il avait oublié les paroles de la chanson entendue au marché de Richelieu. Son humeur joyeuse, la douce torpeur de la soirée, la pleine sensation de ses membres aiguës par le fauchage des blés et la sueur sous le soleil, tout cela lui donnait des

idées, à Gustave. « Bonsoir patron ! », dit le valet en se levant. Gustave le regarda partir, lissa ses moustaches et rentra. Rachel l'attendait.

Je me plais à imaginer que Rachel a vécu heureuse avec son homme à la Zuzalière de Jaulnay qui avait été achetée en 1910 par son père, Florentin Besnard, qu'on appelait et qu'on appellera Augustin. C'est une tradition paysanne et familiale dans cette région : l'un des enfants reprend souvent le prénom du père. Notre Florentin était appelé Augustin comme son père. Dans les actes officiels, on trouve la signature d'Augustin, jamais celle de Florentin.

Augustin Besnard avait loué la Zuzalière à des fermiers dès l'année suivante. Homme d'affaires, robuste, courageux, travailleur acharné, bon investisseur, calculateur avisé, Augustin Besnard s'était enrichi à la force du poignet et du sens des affaires. Il avait réussi ! Fermier à la Joffinerie à Mondion – Joffinerie ou Jouffinerie, on trouve l'une et l'autre de ces appellations dans les actes – grande ferme qui dépendait du château des Touchimbert, il avait acheté, outre la Zuzalière, la maison du bourg de Leigné-sur-Usseau. Sa prospérité réelle mais sans tapage faisait de lui une personnalité respectée. Il avait une formule adroite pour dire son origine simple et sa richesse acquise, formule qu'il répétait à l'envi : « J'ai commencé avec un soulier et un sabot ! ». Prononcer « sabotte ». Il avait le sens des valeurs et le respect de ceux qui les entretenaient. Le jour du mariage de Rachel, il avait répliqué fermement au

père de Gustave, Camille Souriau, préoccupé sans doute par les considérations du monde. Ce Monsieur Souriau trouvait qu'un invité en blouse, le vêtement traditionnel des laboureurs du siècle d'avant, dénotait dans le tableau des invités de la noce. « Il est peut-être en blouse, mais c'est un travailleur et mon invité ! ».

Si on appelait Augustin *le Père Besnard*, dans la tradition rurale du XIX^e, c'était plutôt *Monsieur* pour les Souriau : *Monsieur Justin, Monsieur Camille*. Ceux-là avaient fait des études ou étaient propriétaires.

En 1920, Gustave et Rachel avaient repris le fermage de la Joffinerie de Mondion à la suite d'Augustin Besnard et de son épouse Marie. Les trois enfants étaient nés. Ils exploitaient en même temps la Zuzalière, sans y résider. Dès qu'ils purent éviter la distance qui séparait les deux fermes, la dépendance qui restait de mise à Mondion vis à vis du Marquis et de leurs parents, ils laissèrent la Joffinerie pour la seule Zuzalière. Ils vinrent s'y installer : on était de bonne constitution, la tâche ne faisait pas peur, on s'aimait, la guerre était loin. On serait heureux ...

C'est ce rêve de bonheur que j'entendais quand Rachel disait « Zuzalière », dans cette prononciation qui n'appartenait qu'à elle. L'infarctus qui emporta Gustave lui fera perdre ses vertus idylliques. Rachel y aura vécu le temps de deux récoltes avant d'en repartir. Marcel, fils aîné de Rachel, s'y installa plus tard ; de tentatives courageuses ou naïves en tentatives hasardeuses et audacieuses d'élevages nouveaux, il

finit par abandonner la ferme à des créanciers profiteurs et à la végétation dévoreuse des corps de bâtiments. Rachel, Cassandre noire, avait d'ailleurs prophétisé cette fin : « Tu la verras vendue, la Zuzalière, tu verras, ma fille ! » disait-elle à ma mère.

On lit dans *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port* : « Elle boitait, elle a toujours eu mal au genou. Toute sa vie. Ca avait commencé avec une opération au ménisque qui avait mal tourné, infection, un truc dans ce genre. On a fini par le lui immobiliser complètement, le genou. Puis on le lui a coupé pour souder les os du haut et du bas. Elle n'avait plus de genou à la jambe gauche. Elle disait toujours qu'elle voulait se faire enterrer debout pour faire chier ses jambes toute l'éternité, parce qu'elles l'avaient fait, elle toute sa vie. Debout face à la mer. »

Rachel aussi boitait... Une maladie infectieuse avait laissé cette marque sur son corps.

Quelques années après la naissance de ma mère, elle avait fait une fausse couche. Le jeune médecin frais émoulu, tout nouveau dans le bourg voisin de Saint-Gervais-Les-Trois-Clochers, avait ordonné un curetage. Il s'agit du Docteur Vadier qui continua d'exercer pendant plusieurs décennies jusqu'à l'arrivée d'une autre figure médicale locale, le bougon et efficace Docteur Brunet. Obéissant à la méfiance de sa mère pour la compétence suspecte du jeune toubib,

Rachel fit demander un docteur plus expérimenté de la ville pour confirmer le diagnostic. Le temps de faire quérir ce médecin de Châtellerault, qu'il arrive en carriole ou en Delage AB, à son chevet, il était trop tard. L'infection avait sévi. Rachel resterait boiteuse.

Nous l'avons toujours connue, buste légèrement penché par la recherche de l'équilibre sur la hanche de biais, démarche ralentie par la claudication, puis canne à la main. Elle correspondit à l'image d'Epinal d'une grand-mère bon enfant, en dépit du malheur qui avait marqué cette chair, que sur d'autres caractères on aurait interprété sorcière ou maudite. Boiteuse ou pas, il lui avait fallu travailler ; et le travail des champs, des bois, du jardin ne lui faisait pas peur. Dans mes souvenirs pourtant, elle est plutôt postée aux travaux d'intérieur. Je la revois assise, près de la croisée, là où la lumière est plus intense, un tricot ou un ouvrage de couture à la main. Elle était toujours prête à confectionner un déguisement pour assouvir les jeux de ses petits enfants, mes goûts déjà prononcés pour la représentation théâtrale, fût-ce par une chasuble violette ou rouge, la pourpre étant plus propice aux jeux que le noir des soutanes de curé, profession sacerdotale à laquelle je me croyais destiné.

Je me souviens surtout que pour mon départ en pension, j'avais alors tout juste 10 ans, elle passa les mois de juillet et août à confectionner, chez ma mère, mon trousseau de pensionnaire, à marquer chaque

élément d'un petit numéro rouge sur fond blanc (le 101) qui permettrait d'identifier le propriétaire de chaque effet ou accessoire de toilette amené à se perdre dans la lessive collective. Outre le fait que ce 101 devint un numéro identificatoire entre superstition diabolique et fétichisme protecteur, ma grand-mère fut longtemps pour moi la figure tutélaire du foyer, le dieu Lare des romains, dont j'entendrais rapidement parler, le latin était de mise dans cette pension-là, le petit séminaire !

Si ma mère par la suite m'a beaucoup manqué en cette période de pensionnat, elle était alors bien trop occupée par les travaux de la ferme, la tenue de la maison et son futur chagrin d'être séparée de son petit dernier, c'est ma grand-mère et mon oncle qui assurèrent le rôle de passeurs dans cette épreuve difficile. Ils savaient tous deux ce qu'il en coûte à une mère et son fils d'être éloignés ainsi pour de longs mois, pour l'avoir vécu eux-mêmes. C'est Raphaël, fils de Rachel, frère de ma mère, qui me conduisit en pension. Mon père était du voyage, mais je revois surtout ma mère en larmes sur le pas de la porte. C'est Raphaël qui installa mes effets dans la petite armoire du dortoir près du lit attribué à mon nom, c'est lui qui me fit traverser le long souterrain qui permettait de relier le pensionnat au réfectoire de l'autre côté de la rue, pour y déposer la petite caisse en bois dans laquelle on pouvait conserver quelques victuailles – une plaquette de beurre achetée à l'employé de la laiterie, le Père Colin, un pot de confiture de

groseilles fait et étiqueté par Rachel, une terrine de pâté fabriqué par ma mère – je retrouverais ainsi le goût de la maison pendant quelques jours avant de tomber dans la tambouille insipide des petites sœurs cantinières, vouées à la Sainte Vierge plutôt qu’au Saint-Honoré !

Pour bien des motifs et en particulier cette journée de lumière estivale forte et glacée, Raphaël a une place privilégiée dans mon panthéon familial. Ce jour-là, je reprenais la route qu’il avait abandonnée, ce qui n’était pas sans déplaire à Rachel qui voyait ses prières exaucées par l’espérance d’un futur prêtre dans sa famille.

Rachel boitait.

Son nom de jeune fille était Besnard. Mon imagination fantasque, par un rapprochement sonore facile, le transformait en Bernard. J’ai longtemps pensé que cette claudication venait d’une parenté avec la comédienne Sarah Bernhardt. Rachel Besnard et Sarah Bernhardt étaient contemporaines, portaient des prénoms juifs et boitaient toutes les deux. Délire de gosse qui se complaisait à des associations illusoire. Plus tard, en classe de seconde, j’appris qu’une grande tragédienne du XIX^e avait pour nom Rachel. Elle prit de suite les traits de ma grand-mère à la longue chevelure du soir.

Une photo du studio *Arambourou*, prise le jour de leurs noces, le 12 mai 1914, fige les mariés pour la postérité. Rachel, taille fine, robe princesse ornée d’un